s'inquiète peu de ce que la maison deviendra. Tant qu'il reste dedans, il en jouit; une fois dehors, qu'elle brûle ou s'écroule, peu lui importe!

Ainsi fait l'homme livré à son seul sentiment : il vit sur lui et pour lui. Point de règle, qui lui serve de boussole sur la mer infinie et mobile du raisonnement, point d'ancre de salut auquel il puisse attacher ses espérances, point de port dans l'avenir pour fuir les misères d'une réalité funeste et imméritée : lui toujours, et après lui le néant.

Le néant, religion de douleur et de désespoir, est-ce bien celle de la société actuelle, et tous ses enfants en ont-ils sucé le poison. Me voici plus près du peuple. De la boutique à la rue, il n'y a qu'un pas, et faut-il que je m'écrie encore : « où donc s'est réfugié l'esprit de Dieu? a-t-il abandonné les hommes? et le pauvre comme le riche, le fort comme le faible n'en ont-ils pas gardé souvenance? »

Hélas! cela n'est que trop vrai! Le libéralisme de la Restauration a soufflé sur les dernières lueurs des croyances religieuses. Ce libéralisme criailleur avait brouillé les mots à plaisir, faisant du catholicisme le plus grand ennemi de la révolution, et affublant la religion d'une robe de jésuite. Il n'était pas difficile de faire accroire les boutiquiers, gens à petit savoir, n'ayant ni le temps, ni l'instruction nécessaire pour replacer les faits dans leur vérité, et à qui toute science divine ou humaine arrivait par les éditions à cinq sols de Voltaire et les colonnes du *Constitutionnel*.

Je me rappelle qu'à cette époque Lyon passait pour un des repaires du jésuitisme. On voyait beaucoup de monde dans les églises; entre électeurs patriotes on se disait cela à l'oreille, et non sans force imprécations contre les robes noires. Heureusement le petit commerce restait esprit fort; les boutiquiers ne croyaient ni à Dieu ni à diable, mais haïssaient l'un et l'autre!

Aussi, quand l'épicier ne vendait pas son poivre ou sa canelle, à qui la faute? aux jésuites! Si le boulanger